

Introduction à l'œuvre théorique d'Antoine Berman, traductologue français



Dominique Rougé

Introduction

Antoine Berman est né en 1942 et est mort précocement en 1991. De son vivant il n'a publié qu'un ouvrage achevé, *L'épreuve de l'étranger* (1984), et des articles qui seront publiés après sa mort dans le recueil *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Son épouse, Isabelle, s'adonnera à la tâche de faire paraître un ouvrage quasi achevé *Pour une critique des traductions : John Donne* et deux séminaires prononcés au collège de philosophie : *L'âge de la traduction* (consacré à l'article de Walter Benjamin *La tâche du traducteur*) et *Jacques Amyot, traducteur français*.

Antoine Berman demeure dans le paysage intellectuel comme un des fondateurs de la traductologie, il était docteur en linguistique, a été directeur de programme au collège international de philosophie et directeur du centre Jacques Amyot. Cependant, il possède aussi un bagage de traducteur et disait « Je ne suis traductologue que parce que je suis primordialement traducteur » (Berman, 1984 :11). Il a traduit de trois langues : l'allemand (Schleiermacher, Peter Härtling) l'anglais (entre autres : Roy Macmullen, Richard Sennett), et l'espagnol (Gore Vidal, Roberto Arlt, etc.). Les dernières années de son existence Berman se consacrait presque uniquement à son œuvre de théoricien.

Nous allons présenter d'abord l'horizon idéologique qui conditionne les réflexions de ce penseur, puis évoquer le combat qu'il mène contre la traduction ethnocentrique en prenant comme alliés les Romantiques allemands et Walter Benjamin, partisan de la traduction littérale. Ensuite, nous verrons comment vers la fin de sa vie il abandonne son ton polémique et, après avoir recensé les tendances déformantes qui entachent les traductions, il propose une méthode d'analyse de celles-ci. Nous concluons par la présentation de critiques émises à l'encontre de son œuvre.

L'horizon idéologique de Berman

Né en 1942, Berman a connu les combats pour la décolonisation dans son enfance et ceux-ci ont sans aucun doute influencé sa volonté de lutter contre l'ethnocentrisme dénoncé par Lévi-Strauss dans son œuvre. Par ailleurs l'influence du Foucault de *Les Mots et les choses* et de *L'archéologie du savoir* est perceptible dans son propos qui

prend des distances avec l'anthropocentrisme. Barbara Godard va rapprocher la traductologie de Berman de l'archéologie de Foucault et de la grammatologie de Derrida (Godard, 2001). Lacan n'est pas loin avec l'invocation redondante à l'Autre mais surtout Jean Laplanche, psychanalyste-traducteur de Freud et spécialiste d'Hölderlin. Cependant, contrairement à Lévi-Strauss, Lacan ou Foucault, Berman ne se déclare pas antihumaniste et prend en compte le traducteur comme sujet. En effet, il cherche son inspiration chez des herméneutes comme Schleiermacher (qu'il a traduit), Gadamer et Paul Ricœur. Cet aîné lui rendra hommage dans ses conférences sur la traduction, et *Parcours de la reconnaissance*, titre d'un ouvrage du philosophe français, pourrait résumer la démarche bermanienne. Il faut aussi prendre en compte qu'à l'époque où Berman construit son œuvre, dans un champ de recherche voisin, Tzvetan Todorov publie *Nous et les Autres* (1989) et Julia Kristeva *Etrangers à nous-mêmes* (1988). Par ailleurs, puisque l'œuvre d'un penseur, selon Nietzsche, se construit aussi contre celles de certains de ses contemporains, il faut signaler que Pascal Bruckner fait paraître *Le sanglot de l'homme blanc* (1983) qui s'en prend à la culpabilité tiers-mondiste et Alain Finkielkraut *La défaite de la pensée* (1987), critique acerbe du relativisme culturel.

Romantiques allemands contre « Belles Infidèles »

Dans les premières pages de *L'épreuve de l'étranger* nous pouvons lire : « L'essence de la traduction est d'être ouverture, dialogue, métissage, décentrement. Elle est mise en rapport, ou elle n'est rien » (Berman, 1984 : 16). Ce propos pourrait être de Gadamer ou Ricœur, mais Berman va plutôt chercher la vérité de la traduction chez les Romantiques allemands. Le titre de son ouvrage est emprunté à Hölderlin : poète, traducteur non reconnu à son époque et déclaré fou. Berman tout au long de son ouvrage répète que c'est en rencontrant l'Autre que nous nous découvrons et que l'Autre en nous nous devient accessible. La traduction est dialogue dans la mesure où « La saisie de soi ne passe pas seulement par la saisie de l'étranger, mais par celle que l'étranger a de nous » (Ibid, 104). A partir de la lecture des Romantiques allemands mais aussi de sa réflexion sur la traduction de *La Bible* par Luther, l'auteur va défendre l'idée que la traduction doit être translation, elle doit être réflexion sur l'œuvre à traduire, sublimer la pulsion de traduire, être décentrement. Celui-ci consiste à renoncer à la suprématie de sa langue sur la langue de l'original. Pour comprendre ma langue, pour déceler les trésors qu'elle recèle il me faut m'immerger dans la langue autre. Gide, que cite Berman, écrivait : « Dans l'apprentissage des langues, ce qui compte le plus n'est pas ce qu'on apprend, le décisif est d'abandonner la sienne. De la sorte seulement ensuite, on la comprend à fond » (Ibid, 157).

Berman défend donc la traduction sourcière et considère que la traduction cibliste est ethnocentrique, il écrit : « La théorie allemande de la traduction se construit consciemment contre les traductions à la française » (Ibid, 62). Pour lui les Belles Infidèles incarnent ce type de traductions. Les Romains y eurent recours et Cicéron se vantait de recomposer les textes qu'il traduisait, de pratiquer des ajouts ou des coupures, ce qui amena Nietzsche à écrire : « Traduire c'était alors conquérir, -non seulement en négligeant l'historique : bien plus, on ajoutait une allusion à un événement contemporain, et avant tout, on effaçait le nom du poète pour y mettre le sien- on n'avait pas à cause de cela le sentiment du vol, on agissait, au contraire, avec la meilleure conscience de l'imperium Romanum » (Nietzsche, 1993 : 100). Berman en appelle à mener une critique des valeurs idéologiques et littéraires qui détournent la traduction de sa pure visée, il définit ce qu'est pour lui une mauvaise traduction (qu'il identifie à la traduction ethnocentrique) : « J'appelle mauvaise traduction la traduction qui, généralement sous couvert de transmissibilité, opère une négation systématique de l'étrangeté de l'œuvre étrangère » (Berman, 1984 : 17).

C'est surtout dans la première partie de *Pour une critique des traductions : John Donne* et son séminaire sur *Jacques Amyot* que l'auteur développe ses arguments à l'encontre des traductions ethnocentriques. Il semblerait à l'entendre que le propagateur de ce mal soit Joachim du Bellay dont « *La défense et illustration de la langue française* constitue le refus le plus péremptoire de la traduction qui ait été exprimé en Occident » (Berman, 2012 : 95). Berman prononce un véritable réquisitoire contre le poète qu'il accuse de xénophobie et décèle chez lui « une dialectique négative qui atteste le rapport spécifiquement français, non seulement à la traduction mais à la « langue maternelle » et aux « langues étrangères » (Berman, 2012 : 121). Si Du Bellay s'oppose à la traduction afin de défendre le beau français, les partisans des Belles Infidèles, à la suite de Nicolas Perrot d'Ablancourt, l'utilisent pour faire du beau français sans se soucier de l'original. Berman réhabilite deux traducteurs français oubliés, Nicole Oresme (1325-1382) et Jacques Amyot (1513-1583) qui traduisit Plutarque, il oppose leurs œuvres à celles qui se caractérisent par leur ethnocentrisme. De toutes ses réflexions sur la traduction ethnocentrique et la traduction éthique il résulte pour notre auteur qu'afin d'analyser les traductions il faut connaître l'histoire de la traduction et que celle-ci doit tenir compte de l'histoire des langues, cultures, des littératures voire des religions et des nations. La traductologie comme la traduction sont des activités qui ouvrent sur l'Autre.

Pour conclure nous pouvons rapprocher le combat de Berman contre l'ethnocentrisme de la critique de l' « arrogance » française qui se développait à l'époque où il écrivait mais aussi du procès intenté par Foucault et d'autres penseurs aux auteurs de la Renaissance et du Siècle des Lumières. Il nous faut maintenant nous concentrer sur l'influence qu'a eue le texte de Walter Benjamin *La tâche du traducteur* sur la conceptualisation bermanienne.

L'influence de Walter Benjamin

En 1985, un an après la parution de *L'épreuve de l'étranger*, Berman consacra son séminaire à l'article de Benjamin qui précédait sa traduction en allemand des *Tableaux parisiens* de Baudelaire. Benjamin n'était pas content de la réalisation de sa tâche. Cet article est paru en 1923 et a entraîné de nombreux commentaires enthousiastes ou hostiles. Le texte du séminaire de Berman est paru en 2008 sous le titre de *L'âge de la traduction* grâce à l'abnégation de son épouse.

Dans l'introduction de *Pour une critique des traductions* Berman écrit : « C'est chez lui (Walter Benjamin) qu'on trouve le concept le plus élevé et le plus radical de la critique « littéraire » -et de la critique tout court. Non seulement Benjamin est indépassable, mais il est encore en avant de nous. Nous ne cessons d'essayer de le rejoindre, comme en poésie nous ne cessons d'essayer de rejoindre Hölderlin, Hopkins et Baudelaire » (Berman, 1995 : 15). En effet, la lecture répétée de cet article souvent hermétique nous sert de loupe pour comprendre la démarche de Berman et ses apories.

Walter Benjamin (1892-1940) est une figure tragique du XXe siècle, son œuvre multiple et imposante a été l'objet de nombreuses études. L'article *La tâche du Traducteur* (1923) ne comporte que 18 pages et sa lecture peut être facilitée par celle d'un autre texte daté de 1916 *Sur le langage en général et sur le langage humain*. Beaucoup de critiques reprochent à ce texte de s'égarer dans une mystique du langage, de rêver de la langue des anges. La logique de ce texte pourrait conduire le lecteur à renoncer à toute tentative de traduction, le lecteur de *L'épreuve de l'étranger* peut ressentir le même sentiment d'impuissance (ce n'est qu'à la lecture des travaux ultérieurs de Berman que s'ouvre à lui la possibilité de dépasser son désarroi premier).

La phrase principale de l'article, et qui pourrait résumer le discours sur la traduction de Benjamin, est la suivante : « Racheter dans sa propre langue ce pur langage exilé dans la langue étrangère, libérer en le transposant le pur langage captif dans l'œuvre, telle est la tâche du traducteur » (Walter, 2000 : 259). Les mots utilisés ne sont pas neutres, ils possèdent une connotation religieuse et le terme de rachat implique une faute : est-ce celle commise par les humains à Babel ? Et qu'est-ce que le pur langage si ce n'est la langue des anges ? Le traducteur de Benjamin rejoint le poète selon Hölderlin dont la fonction est messianique. Benjamin se désintéresse du lecteur, rejette la communication ; il écrit : « Une traduction cependant, qui cherche à transmettre ne pourrait transmettre que la communication, et donc quelque chose d'inessentiel » (Ibid, 245). Cet article semble déclarer qu'il est impossible de traduire mais, contrairement à Benjamin, Berman ne va pas déclarer forfait et va dépasser ce paradoxe pour proposer une manière de lire les traductions et par là-même de traduire. Pour reprendre une formule de Paul Ricœur la traduction est une activité qui relève du « *Malgré tout* ».

« Elle est une tâche, non au sens d'une obligation contraignante, mais au sens de la *chose à faire* pour que l'action humaine puisse simplement continuer » (Ricoeur, 2014 :36). Nous allons donc voir que Berman dans la dernière partie de son œuvre a proposé une méthode de lecture des traductions qui le conduira à soutenir l'idée d'une critique productive.

Esquisse d'une méthode dans la critique des traductions

A partir de ses lectures critiques et de son expérience de traducteur Berman va esquisser une analytique des traductions qui s'en prend aux traductions ethnocentriques et hypertextuelles. Il résume son propos à ce sujet par une formule définitive : « La traduction ethnocentrique est nécessairement hypertextuelle, et la traduction hypertextuelle nécessairement ethnocentrique » (Berman, 1999 : 49). Dans le cadre de cette analytique de la traduction, il va relever et analyser treize tendances déformantes qui sont : la rationalisation, la clarification, l'allongement, l'ennoblissement et la vulgarisation, l'appauvrissement qualitatif, l'appauvrissement quantitatif, l'homogénéisation, la destruction des rythmes, la destruction des réseaux signifiants sous-jacents, la destruction des systématismes textuels, la destruction (ou l'exotisation) des réseaux langagiers vernaculaires, la destruction des locutions et idiotismes, l'effacement des superpositions de langue. Le recours à ces tendances déformantes est inévitable et Berman propose un idéal qu'il n'a pas toujours atteint dans ses traductions, selon certains de ses critiques. Cette analytique de la traduction va l'amener à proposer une éthique de la traduction, il la résume ainsi s'inspirant de Levinas : « L'acte éthique consiste à reconnaître et à recevoir l'Autre en tant qu'Autre » (Ibid, 74). . On pourra reprocher à cette formule d'être vague et surtout d'être un lieu commun de l'idéologie « humaniste ». Hölderlin, Chateaubriand et Klossowski vont incarner la traduction éthique qui trouve son origine dans l'Allemagne romantique avec Schleiermacher et Goethe. Dans *Pour une critique des traductions*, dont la mise en forme fut interrompue par sa mort, Berman propose une analytique du sujet traduisant, le traducteur, pour comprendre « l'inévitable défaillance » de celui-ci (Ibid, 49).

Dans cet ouvrage posthume l'auteur abandonne son ton péremptoire, sa mystique de la langue pour proposer une analyse des traductions productive (il s'en prend aux analyses purement destructives comme celles de Meschonnic). Pour lui il faut aller à la rencontre du traducteur, le situer dans l'époque et l'espace où il vit et a vécu, connaître ses œuvres diverses et l'idéologie qui le conditionne. Gadamer parlerait d'une analyse de ses préjugés et Berman rapproche ceux-ci du contretransfert des psychanalystes, qui d'obstacle devient allié dans le déroulement de la cure. L'auteur dans sa recherche sur le traducteur propose d'analyser la position traductive du traducteur, qui est un compromis entre sa pulsion de traduire et le discours dominant de son époque sur le

traduire. Ensuite, il demande de s'attarder sur le projet de traduction implicite ou explicite et de comparer celui-ci avec le résultat de la traduction. Enfin, il faut définir l'horizon du traducteur ; Berman s'appuie sur les travaux de Jauss et Ricœur, il faut voir que le traducteur est conditionné par son époque, la façon d'écrire qui domine, l'idée qu'on se fait de la traduction, etc. L'horizon du traducteur « désigne ce qui clôt, ce qui enferme le traducteur dans un cercle de possibilités limitées » (Berman, 1995 : 80). C'est à partir de ces considérations que Berman propose sa méthode d'analyse. Elle consiste à lire d'abord la (les) traduction(s) sans se référer à l'original, puis à lire celui-ci en oubliant les traductions pour finir par une comparaison de l'original avec la (les) traduction(s). Le ton des réflexions de Berman dans ce texte a fortement changé, le traductologue ne s'érige plus en « Surmoi » des traducteurs et adopte une attitude bienveillante qui se résume par cette formule : « Le traducteur a *tous les droits* dès lors qu'il joue franc jeu » (Ibid, 93).

Critiques adressées à Berman

Une critique récurrente adressée à Berman est, à la suite de Walter Benjamin, de créer une mystique de la traduction coupée de la réalité, le grand absent de ses réflexions nous semble être le lecteur. L'Autre comme chez nombre d'autres penseurs, qu'ils soient structuralistes comme Lacan ou d'une autre mouvance philosophique, n'est pas incarné, semble être un ersatz de Dieu. C'est surtout dans *L'épreuve de l'étranger* que ce travers est perceptible. Il peut être aussi objecté à Berman d'être un idéologue, qui, comme Rousseau, est à la recherche d'un âge d'or, il cultive la nostalgie des temps avant Babel. Il reprend d'une certaine manière la ritournelle des mouvements tiers-mondistes sur la culpabilité de l'Homme Occidental, et la traduction éthique devrait racheter le colonialisme, Rome et les Belles Infidèles. Barbara Godard ironise sur le caractère utopique de la théorie bermanienne, qui sans humour en appelle à « une révolution copernicienne », sur son auteur qui se prend pour Kant. Elle ajoute que, pour Venuti, tout projet de traduction est ethnocentrique car il se fait en fonction des goûts de la culture d'accueil pour laquelle la traduction a pour rôle de rendre intelligible le texte étranger (Godard, 2001).

Anthony Pym, universitaire américain, est l'un des critiques les plus féroces de Berman à qui il reproche son élitisme et son hermétisme. Irène Oseki-Dépré écrit : « Anthony Pym reproche à Berman de ne pas s'être intéressé à la question d'un point de vue pratique et professionnel » (2007 : 84). Cet auteur propose de remplacer le terme éthique par celui de déontologie. En effet, une traduction possède un commanditaire, est un service rétribué ; le traducteur est responsable de son travail comme tout prestataire de service. Cette vision purement pragmatique et anti-intellectualiste est extrême mais montre bien les dangers de conceptions qui oublient le traducteur et le lecteur,

s'enferment dans l'éсотérisme. A vrai dire, c'est plutôt au premier Berman, lecteur des Romantiques allemands et de Walter Benjamin que peut s'adresser le reproche d'être un métaphysicien camouflé.

Marina Villaroel signale que « les traducteurs-traductologues sont discrets sur leur propre travail de traduction et sur la façon dont celui-ci influence leur vision de la traduction » (Villaroel, 2010). Et elle analyse la traduction par Berman d'*El Jugete Rabioso* de Roberto Arlt pour relever que dans son travail il n'a pu éviter d'avoir recours aux tendances déformantes. Marc Charron dans son article *Berman, étranger à lui-même*, pour sa part, formule des conclusions similaires après avoir étudié la traduction bermanienne de *Yo el Supremo* d'Augusto Roa Bastos (Charron, 2001). Nous revenons donc sur terre et pouvons dire avec Robert Davreu : « l'épreuve du traducteur est de ne jamais pouvoir choisir un principe sans le transgresser dans la minute qui suit, d'hésiter sans cesse, écartelé entre des fidélités contradictoires ».

A travers cette présentation de la théorie d'Antoine Berman, nous avons voulu montrer que celle-ci ouvre des horizons et permet de réfléchir sur l'acte de traduction, seulement si elle est considérée comme une proposition, une stimulation à réfléchir et non comme un dogme, elle n'est fructueuse que dans la mesure où elle est mise à l'épreuve de la pratique afin de déceler l'inévitable écart entre théorie et pratique.

Bibliographie

- Benjamin, W. 2000. *La tâche du traducteur*. œuvres I, Paris : Folio-Gallimard.
- Berman, A. 1984. *L'épreuve de l'étranger*. Paris : Gallimard.
- Berman, A. 1995. *Pour une critique des traductions : John Donne*. Paris : Gallimard.
- Berman, A. 1999. *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain*. Paris : Seuil.
- Berman, A. 2012. *Jacques Amyot*. Paris : Belin.
- Charron, M. 2001. *Berman, étranger à lui-même*. TTR, vol 14, n° 2.
- Davreu, R. Antoine Berman, penseur de la traduction. In : *Le texte étranger*, université Paris 8.
- Godard, B. 2001. *L'éthique du traduire : Antoine Berman et le « virage éthique » en traduction*. TTR, vol.14, n° 2, 2001.
- Nietzsche, F. 1993. *Le Gai Savoir*. œuvres 2, Paris : Robert Laffont.
- Oseki-Dépré, I. 2007. *De Walter Benjamin à nos jours (Essais de traductologie)*. Paris : Honoré Champion.
- Ricœur, P. 2004. *Sur la traduction*. Paris : Bayard.